

Le Figaro. Supplément littéraire du dimanche

I. Le Figaro. Supplément littéraire du dimanche. 1886-07-31.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUEZ ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment possible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

RÉDACTION DU SUPPLÉMENT
A. PÉRIVIER
—
SECRÉTAIRE
AUGUSTE MARCADC

Paris — 26, rue Drouot — Paris

LE FIGARO

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

SOMMAIRE DU SUPPLÉMENT

ANDRÉ THEURIET... Les Sapins.
Contes intimes.
CARAN D'ACHE.... Culotte neuve.
Fantaisie illustrée.
GEORGE MOORE.... Lettres sur l'Irlande.
Dublin.
CHARLES MONSELET... Un jour à Avignon.
Souvenirs littéraires.
PIERRE DECOURCELLE. L'Estatefette.
Nouvelle.
F. DU BOISGLOBY.... Autour du Monde.
Les îles Chausey.
AUGUSTE MARCADC... A travers les Revues.
Finances : La Financière.

CONTES INTIMES

LES SAPINS

Par ces jours caniculaires, en voyant les extérieurs d'un lycée sortir, hâves, efflanqués, alanguis — et cependant l'œil émerveillé par l'espoir des vacances prochaines, — je me suis rappelé le temps où, au fond d'un collège communal, j'achevais ma seconde sous la double férule des frères Dordelu. — J'ai tout à coup revu la classe aux murs blancs à la chaux, avec ses deux fenêtres donnant l'une sur la cour, l'autre sur la rue, et ses volets mi-clos à travers lesquels un oblique rayon de soleil faisait danser des poussières dorées dans l'atmosphère surchauffée. Ce rai lumineux traversait la pièce comme une flèche, laissant le reste de la salle plongé dans une ombre bleue où l'on distinguait les tables tailladées de coups de canif, les figures somnolentes des élèves, et la tête hérissée du professeur, émergeant de la chaire entre deux piles de livres. — Il me semblait encore entendre, dans la lourde touffeur de l'après-midi de juillet, le monotone bourdonnement des mouches, mêlé à la voix chantante de Dordelu l'antique, nous expliquant la première Olympeenne.

On l'avait surnommé l'antique, pour le distinguer de son frère cadet, Dordelu le jeune, qui professait les mathématiques. Ce dernier était un pince-sans-re, froid et implacable, auquel je dois les plus désagréables émotions de mon adolescence. La géométrie n'était pas mon fort; il le savait et ne me le pardonnait pas. Aussi, le mercredi, jour où avait lieu sa classe, ne manquait-il pas de m'appeler au tableau pour démontrer l'égalité des triangles ou les propriétés des angles alternes. J'avais froid dans le dos en prenant la craie et l'éponge; j'essuyais consciencieusement le tableau noir, je traçais lentement la figure pour gagner du temps; puis j'entamais péniblement ma démonstration, je m'y embrouillais, les lettres dansaient devant mes yeux, et tout à coup j'étais interrompu par une voix ironique :

— Très bien!... Vous n'en savez pas un mot... Vous passerez votre jeudi dans la maison de campagne d'à côté... A un autre!

La maison de campagne était une salle voisine où l'on faisait les consignes, et cette invariable plaisanterie m'irritait encore plus que la retenue elle-même.

Dordelu l'antique était, lui, de meilleure composition. Bavarde très expansif, il émaillait son cours de digressions qui duraient des heures et pendant lesquelles les leçons étaient complètement oubliées. Il aimait à parler de ses souvenirs d'enfance, de ses affaires privées, de ses vignes et des plantations qu'il entreprenait sur un terrain qu'il possédait à la lisière de la forêt domaniale. Nous connaissions sa marotte et nous en abusions. Nous nous donnions le mot, quand la leçon n'était pas sue, pour le lancer dans d'interminables digressions. Il avait l'imagination féconde, et une fois parti, il ne tarissait plus. Il y avait surtout un certain récit de l'invasion de 1815 et une fabuleuse bataille de Saint-Dié qui nous mettaient en joie. Cette bataille, à laquelle il prétendait avoir assisté, prenait des proportions épiques; chaque fois qu'il la racontait, les épisodes variaient et devenaient plus merveilleux. Un jour, il embellit sa narration d'aventures tellement prodigieuses que mon camarade Herbillon et moi nous étions l'audace de le traiter de « blagueur ».

Le bonhomme s'arrêta court, très vexé... Il rougit, puis se souvint qu'après tout il était le professeur et devait se faire respecter :

— Ah! je suis un blagueur, nous dit-il d'un ton sec, eh bien! assez blagueur!... Récitez-moi votre leçon!

C'était la première ode d'Horace :

Mocenæas, atavis edito regibus...

Nous n'en savions, ni l'un ni l'autre, un traitre mot.

— Vous garderez tous deux les arrêts, demain jeudi, continua Dordelu l'antique, et vous me copierez l'ode vingt fois pour vous la mettre en mémoire.

Nous ne l'avions pas volé et nous courbâmes la tête. Nous étions moins vexés, au fond, de cette consigne, que d'avoir interrompu maladroitement le récit de la bataille, et, à la fin de la classe, nous convînmes d'aller présenter nos excuses au professeur. Cela le radoucit et, comme il était bon homme, il nous dit en passant sa main sur sa barbe de huit jours :

Tout bien réfléchi, il est malaisin de claquer sur de grands garçons toute une journée, et j'ai résolu de commencer votre peine... Au lieu de vous rendre aux arrêts, vous viendrez avec moi et

vous m'aiderez à planter dans mon terrain trois cents plants de sapin qui ne peuvent plus attendre...

Nous acceptâmes naturellement avec joie cette commutation de peine, et le lendemain, à midi, nous grimpons la Chalade de Véel en compagnie de Dordelu l'antique.

Le terrain s'étendait en carré long sur le versant du plateau, entre les bois et le chemin communal. — C'était une friche inculte où se tordaient çà et là quelques grêles bouleaux et deux ou trois cerisiers. Une herbe courte et moussue la recouvrait; il n'y poussait guère que des anémones pulsatilles à Pâques et des prunelliers à l'automne. On conçoit que M. Dordelu, esprit pratique en dépit de ses habilleries, avait le désir d'utiliser ce terrain improductif en y plantant la seule essence qui y pût croître et se développer: — le sapin. — M. Dordelu, qui était fier de sa sylviculture, prétendait que le sapin se plait dans les terres de mediocre qualité, mêlées de pierre et d'argile; et puis il aimait cet arbre qui lui rappelait son pays vosgien et il rêvait de transformer sa friche en une sapinière fraîche et verte, où il entendrait plus tard la musique du vent dans les branches.

Il avait fait venir de Saint-Dié trois cents jeunes plants d'épicéa, hauts d'un pied à peine et qui se trouvaient pour le moment couchés l'un près de l'autre dans une étroite tranchée tapissée de terre et de mousse. Une centaine de trous étaient déjà creusés, dans la friche, à une distance raisonnable les uns des autres.

— Je vais, nous dit-il, continuer à creuser des trous; quant à vous, vous allez déiquer les plants un à un, vous les placerez bien droit dans chaque trou que vous comblerez ensuite de bonne terre... Est-ce compris?... Et maintenant, mes camarades, à la besogne!...

Nos arrières-neveux nous devront cet ombrage!

Il faisait un joli temps de printemps, ni trop chaud ni trop frais. Les nuages blancs courant dans le ciel clair promenaient sur la plaine de légères ombres aux fantassines découpées. A la lisère du bois, les cerisiers sauvages et les bordaines fleurissaient et l'allégresse si fine des merles nous donnait du cœur à l'ouvrage. De temps à autre, en regardant la tête, nous apercevions la plaine ondulée, déroulant jusqu'à l'horizon ses bâts verts, ses liserons plus foncés et ses champs de colza d'un jaune élancé; puis, tout au loin, un clocher de village, émergeant d'un pli de terrain et pointant son aiguille vers les nuages où planaient des alouettes. A cent mètres en avant, M. Dordelu, en bras de chemise, coiffé d'un vaste chapeau de paille, une pipe à la main, continuait de creuser ses trous. En se baissant et en se relevant, il profilait sur la surface grise de la friche une silhouette très mouvementée: il avait l'air d'un gros oiseau blanc trop lourd, essayant à chaque instant de prendre l'essor et retombant toujours sur le sol.

Au début, cette façon de garder les arrières ne déplaît pas trop. La nouveauté de la besogne, le grand air, l'odeur aromatique des jeunes sapins, le gazonnement des oiseaux nous gaillardisaient et nous tenaient en haleine. Pourtant, quand nous eûmes enterré une trentaine de plants, nous commençâmes à avoir chaud et à sentir un peu de courbature. Insensiblement notre conversation languit et nous travayâmes en silence, machinalement, maussadement, comme des serfs à la glèbe.

— Dis donc, ça t'amuse, toi? me demanda tout à coup Herbillon en s'essuyant les tempes.

— Moi? non... Je suis fourbu...

— Moi, je crève de soif et il n'y a rien à boire.

Cet animal de Dordelu aurait bien pu nous offrir une bouteille de vin gris.

— Lui? il est bien trop grigou!... Il savait ce qu'il faisait quand il nous dispensait des arrêts... Il s'économisait une journée de manœuvres.

— Il abuse de nous!

— Ça crée vengeance, reprit Herbillon.

— En même temps une lueur maligne passa dans ses yeux bleus. — Sais-tu? il faut lui jouer un tour... Plantons-lui ses sapins la tête en bas!... Ce sera une bonne farce.

L'idée était diaboliquement perverse. Mais quoi? L'écolier, comme dit La Fontaine, est une « mauvaise égarée », et l'invention nous paraît admirable. Nous enterrâmes donc, sans le moindre scrupule, les sapins la tête en bas et la racine en l'air; — et le plaisir que nous eûmes à exécuter ce méchant tour nous fit oublier notre fatigue. — Pendant ce temps, Dordelu l'antique, à cent mètres en avant, creusait toujours ses trous, sans se douter de la singulière posture que nous donnions à ses sapins. Quand nous en eûmes planté deux cents environ en déclamant raillement:

à la tête de Dordelu lorsqu'il verrait ses deux cents sapins, les racines en l'air.

Mais le lendemain il fallut reparaire au collège. La nuit avait calme notre énergie et nous étions passablement inquiets. Quand nous entrâmes dans la classe, une aimable pâleur était peinte sur notre visage. Dordelu l'antique était déjà en chaire, il nous vit prendre nos places et ne sourcilla pas.

— Il ne s'est peut-être aperçu de rien?

chuchota Herbillon.

Pendant toute la durée de la leçon, le professeur resta grave, digne, impassible et procéda, sans la moindre indigence, à l'explication des auteurs; mais lorsque dix heures sonnèrent, et au moment où nous allions sortir:

— Messieurs Claude et Herbillon,

dit-il, restez, j'ai à vous parler.

Nous obéîmes en nous lançant un regard anxieux. Les autres étaient partis.

Dordelu coula son chapeau, descendit de sa chaire et nous empoigna vigoureusement chacun par une main:

— Drôles! grommela-t-il entre ses dents, nous allons, s'il vous plaît, monter jusqu'à mon terrain!

Sans nous lâcher et sans ajouter un mot, il nous entraîna dehors. Il avait la poigne solide, Dordelu! et nos mains étaient serrées comme dans un étau.

Pas moyen de filer. D'ailleurs, nous étions si ahuris que nous n'y pensions même pas. Nous montâmes vivement la Chalade de Véel, lui nous tenant toujours et ne desserrant pas les lèvres; nous, mélancoliques, nous demandant *in petto* comment tout cela finirait et quel supplice il méditait de nous infliger...

Nous atteignîmes enfin le terrain, et Dordelu nous entraîna rageusement en face de la plantation. Cette confrontation avec le corps du délit n'avait rien de réjouissant. Sur la friche grise, les deux cents sapins faisaient piteuse mine avec leurs racines en l'air, au chevelu desquelles pendait encore des fragments de terre sèche.

— Voilà votre œuvre, bandits! s'écria Dordelu dont la colère redoublait à l'aspect de notre forfait...

Puis atteignîmes enfin le terrain, et Dordelu nous entraîna rageusement en face de la plantation. Cette confrontation avec le corps du délit n'avait rien de réjouissant. Sur la friche grise, les deux cents sapins faisaient piteuse mine avec leurs racines en l'air, au chevelu desquelles pendait encore des fragments de terre sèche.

— Voilà votre œuvre, bandits! s'écria Dordelu dont la colère redoublait à l'aspect de notre forfait...

Puis atteignîmes enfin le terrain, et Dordelu nous entraîna rageusement en face de la plantation. Cette confrontation avec le corps du délit n'avait rien de réjouissant. Sur la friche grise, les deux cents sapins faisaient piteuse mine avec leurs racines en l'air, au chevelu desquelles pendait encore des fragments de terre sèche.

— Voilà votre œuvre, bandits! s'écria Dordelu dont la colère redoublait à l'aspect de notre forfait...

Puis atteignîmes enfin le terrain, et Dordelu nous entraîna rageusement en face de la plantation. Cette confrontation avec le corps du délit n'avait rien de réjouissant. Sur la friche grise, les deux cents sapins faisaient piteuse mine avec leurs racines en l'air, au chevelu desquelles pendait encore des fragments de terre sèche.

— Voilà votre œuvre, bandits! s'écria Dordelu dont la colère redoublait à l'aspect de notre forfait...

Puis atteignîmes enfin le terrain, et Dordelu nous entraîna rageusement en face de la plantation. Cette confrontation avec le corps du délit n'avait rien de réjouissant. Sur la friche grise, les deux cents sapins faisaient piteuse mine avec leurs racines en l'air, au chevelu desquelles pendait encore des fragments de terre sèche.

— Voilà votre œuvre, bandits! s'écria Dordelu dont la colère redoublait à l'aspect de notre forfait...

Puis atteignîmes enfin le terrain, et Dordelu nous entraîna rageusement en face de la plantation. Cette confrontation avec le corps du délit n'avait rien de réjouissant. Sur la friche grise, les deux cents sapins faisaient piteuse mine avec leurs racines en l'air, au chevelu desquelles pendait encore des fragments de terre sèche.

— Voilà votre œuvre, bandits! s'écria Dordelu dont la colère redoublait à l'aspect de notre forfait...

Puis atteignîmes enfin le terrain, et Dordelu nous entraîna rageusement en face de la plantation. Cette confrontation avec le corps du délit n'avait rien de réjouissant. Sur la friche grise, les deux cents sapins faisaient piteuse mine avec leurs racines en l'air, au chevelu desquelles pendait encore des fragments de terre sèche.

— Voilà votre œuvre, bandits! s'écria Dordelu dont la colère redoublait à l'aspect de notre forfait...

Puis atteignîmes enfin le terrain, et Dordelu nous entraîna rageusement en face de la plantation. Cette confrontation avec le corps du délit n'avait rien de réjouissant. Sur la friche grise, les deux cents sapins faisaient piteuse mine avec leurs racines en l'air, au chevelu desquelles pendait encore des fragments de terre sèche.

— Voilà votre œuvre, bandits! s'écria Dordelu dont la colère redoublait à l'aspect de notre forfait...

Puis atteignîmes enfin le terrain, et Dordelu nous entraîna rageusement en face de la plantation. Cette confrontation avec le corps du délit n'avait rien de réjouissant. Sur la friche grise, les deux cents sapins faisaient piteuse mine avec leurs racines en l'air, au chevelu desquelles pendait encore des fragments de terre sèche.

— Voilà votre œuvre, bandits! s'écria Dordelu dont la colère redoublait à l'aspect de notre forfait...

Puis atteignîmes enfin le terrain, et Dordelu nous entraîna rageusement en face de la plantation. Cette confrontation avec le corps du délit n'avait rien de réjouissant. Sur la friche grise, les deux cents sapins faisaient piteuse mine avec leurs racines en l'air, au chevelu desquelles pendait encore des fragments de terre sèche.

— Voilà votre œuvre, bandits! s'écria Dordelu dont la colère redoublait à l'aspect de notre forfait...

Puis atteignîmes enfin le terrain, et Dordelu nous entraîna rageusement en face de la plantation. Cette confrontation avec le corps du délit n'avait rien de réjouissant. Sur la friche grise, les deux cents sapins faisaient piteuse mine avec leurs racines en l'air, au chevelu desquelles pendait encore des fragments de terre sèche.

— Voilà votre œuvre, bandits! s'écria Dordelu dont la colère redoublait à l'aspect de notre forfait...

Puis atteignîmes enfin le terrain, et Dordelu nous entraîna rageusement en face de la plantation. Cette confrontation avec le corps du délit n'avait rien de réjouissant. Sur la friche grise, les deux cents sapins faisaient piteuse mine avec leurs racines en l'air, au chevelu desquelles pendait encore des fragments de terre sèche.

— Voilà votre œuvre, bandits! s'écria Dordelu dont la colère redoublait à l'aspect de notre forfait...

P

dat. Au fait, vous avez peut-être tenu garnison à Nevers. Il y a de la cavalerie.

— Oui... En effet... reprit le capitaine. C'est cela... Et quel âge as-tu?

— J'aurai vingt et un ans à la Saint-Martin.

— Des frères? Des sœurs?

— Non, mon capitaine. Je suis fils unique.

— Ah... Ton départ a dû faire bien de la peine à ta mère alors?

— Je n'ai plus ma mère. Elle est morte quand j'étais tout petit; et je ne l'ai pour ainsi dire jamais connue.

— Ton père est âgé?

— Je n'ai pas de père non plus, répondit le jeune homme devenu soudain plus sombre.

— Quoi! Mort aussi?

— Je ne sais pas, reprit le soldat d'une voix sourde. Il est parti, quand ma mère était enceinte; et je ne m'appelle pas comme lui.

— Ah... fit vivement le capitaine. Et il ajouta d'une voix douce: « Pardon! »

— Il n'y a pas d'offense, reprit le jeune homme tristement. Vous ne pouviez pas savoir. Jusqu'à l'âge de dix ans, je n'ai pas su moi-même. C'est un jour, à l'école du village, qu'un de mes camarades dans une querelle m'appela: « Bâtarde! » Je ne comprenais pas; mais, à son ton, je devinai que c'était une insulte. Et comme je n'étais pas capon, bien qu'il fut plus fort que moi, je lui sautai dessus.

Le soir venu, je demandai à mes parents, que j'appelais papa et maman, ce que signifiait ce mot que je ne comprenais pas. Ils se regardèrent; et, après un moment d'hésitation, papa me dit que j'avais dix ans, que j'étais un homme, et qu'il fallait que je sache la vérité.

— Ah... fit le capitaine. Et qu'est-ce que la vérité?

— Ce que je viens de vous apprendre moi-même, à peu de chose près, mon capitaine. Que mon vrai père avait abandonné ma mère; et que la chère femme était morte de douleur, deux ans après m'avoir mis au monde, me laissant à leur garde à eux, mes grands-parents. Il paraît que c'était ça un bâtarde; et que, quand on est dans ce cas-là, les autres ont le droit de vous insulter.

— Pauvre enfant! dit l'officier devenu soudain pensif. Et se parlant tout bas, presque en lui-même, il répéta: Pauvre enfant!

Puis cessant machinalement et comme par un mouvement de respect inconscient de tutoyer le jeune homme, il ajouta:

— Mais cet homme, votre père, vous devez le détester?

— Non. Je le plains. Si je n'ai pas eu de père, il n'a pas eu d'enfant.

— Comment le savez-vous? continua l'officier. Vous le connaissez donc aujourd'hui?

— Pas plus qu'autrefois, reprit le soldat. Mais sans me dire son nom, mes grands-parents m'ont dit son histoire; et je sais qu'il n'a pas été heureux. Il n'était pourtant pas méchant. C'est sa mère qui tout fait.

— Sa mère? fit subitement le capitaine en se redressant brusquement sur sa selle.

— Est-ce que vous avez vu quelque chose, mon capitaine? demanda l'estafette en saisissant sa carabine, et en fouillant la route du regard. Dans les buissons, peut-être?

— Non! non!, répondit le chef. C'est mon cheval qui a vu briller la lune dans cette flaque d'eau, et qui a eu peur... Et vous dîlez que c'est sa mère qui a été cause de tout?...

— Il paraît. Il était noble et riche; et malgré cela il avait d'abord voulu épouser celle qu'il avait séduite et qui allait lui donner un enfant.

Malheureusement il était joueur; et une nuit il perdit une somme si grosse, si folle qu'il ne put la payer. Il s'adressa à sa mère.

— Je consens à te sauver, répondit-elle. Mais à une condition, c'est que tu quitteras la femme avec qui tu vis, et que tu épouseras celle que je te destine.

Il eut beau supplier. La vieille femme fut inflexible. Ne pas payer cette dette, c'était le déshonneur. Elle le savait. Elle s'en servait.

Enfin, à bout de forces, il dut céder; et il partit sans revoir ma mère, à laquelle un notaire apporta vingt mille francs, avec une lettre lui disant tout, et lui demandant pardon.

Ce fut un coup de hache pour celle qui avait placé dans cet homme toutes ses croyances, tout son espoir, tous ses rêves. Jamais il ne lui serait venu à l'esprit de douter de cet être qui lui avait promis une vie si belle, et qui lui laissait une réalité si atroce. Elle ne s'en releva pas.

Ce que l'ignorant capitaine avait pris pour un lot n'était qu'un énorme caillou sous-marin qui n'émergeait qu'à l'époque des grandes marées d'équinoxe. On était précisément au mois de mars. Le navire avait touché au moment où la mer était à son niveau le plus bas, et où elle commençait à remonter. Six heures après, elle battait son plein, et c'en était fait des naufragés.

S'imaginer-t-on que ce fut cette nuit sur ce rocher? Ces abandonnés s'apercevaient tout à coup que la mer gagne du terrain et que l'espace où ils sont parqués se rétrécit. Ils se réfugient au centre. Ils espèrent que le flot n'arrivera pas jusqu'à eux, mais il monte encore, il monte toujours. Le groupe se resserre de plus en plus. C'est le combat pour la vie, comme dans ce tableau de Girodet qui est au Louvre et qui représente une scène du déluge. Les plus forts ont réussi à grimper sur la pointe la plus élevée du rocher. Les autres s'accrochent à eux, et les vagues qui se succèdent sans relâche égrènent peu à peu cette grappe humaine. Le suffrage a duré jusqu'à l'aube, et quand elle a pu, dix pieds d'eau recouvrant la pierre de l'agonie.

Le capitaine passa en jugement et fut sévèrement condamné. Il l'avait bien mérité, car il n'est pas permis à un marin d'ignorer ou d'oublier qu'il faut compter avec les énormes mouvements de la mer de Chausey.

Les pilotes granvillais le savent bien et il arriva jadis à l'un d'eux de montrer, dans des circonstances singulières, ce que peut faire un homme qui connaît bien ces parages et qui sait par cœur la table des marées.

**

C'était sous le premier Empire. Une frégate et deux corvettes anglaises montaient la garde devant Granville. Notre marine venait d'être anéantie à Trafalgar, et pour protéger nos pêcheurs, nous n'avions plus dans nos ports que de misérables cutters, de vraies coquilles de noix, armés de mauvais pierriers, et ceux qui se hasardaient dehors étaient infailliblement pris. Les huttes, en ce

quelques mois après, elle me mit au monde; mais cet effort éprouva ses dernières forces. Cette jeunesse si riante et si fraîche se fana comme une fleur brisée; et deux ans après ma naissance, jour pour jour, elle mourut en me serrant dans ses bras, et sans avoir jamais voulu redire une seule fois le nom de celui qui l'avait tuée.

— Et... comment s'appelait votre mère? demanda le capitaine d'une voix qu'il se forçait de rendre calme.

— Claudine Sénechal; répondit le jeune homme, les yeux pleins de larmes. Moi j'appelle Pierre Sénechal, comme elle, puisque je ne sais pas le nom de mon père, et que d'ailleurs, je vous le répète, je n'ai pas le droit de m'appeler comme lui.

L'officier fit un geste si brusque que son cheval se cabra presque.

Puis comme on était arrivé au sommet de la montagne qui dominait la plaine:

— C'est ici, dit-il d'une voix brève. Arrêtons-nous!

III

Son fils! c'était son fils!

Le capitaine passa la main sur son front, et revit, comme un éclair, défiler devant lui toutes les années disparues. Il se retrouva luttant avec sa mère, et obligé de courber la tête devant ses exigences implacables pour éviter la honte qui le menaçait.

Et comme il n'avait pu se soumettre à passer des bras de la femme qu'il abandonna dans ceux de l'autre, il était parti pour l'Afrique, où on lui avait promis de nouvelles de Claudine. Rien n'était venu, rien que des lettres de sa mère le trompant sur l'état de la délaissée, qui, disait-elle, prenait peu à peu son parti d'un abandon « certainement prévu depuis longtemps par elle », et conduisant insensiblement le jeune homme vers le dénouement qu'elle espérait.

Enfin, un jour, elle lui apprit que Claudine était partie, ajoutant à la fin de sa phrase qu'elle-même était malade, et suppliant son fils de ne pas la laisser mourir sans la consolation de le voir marié. Il avait baissé la tête, et avait envoyé ce qui si longtemps attendu.

Parlie, Claudine! Il savait maintenant pour où elle était partie! Et c'est en l'accusant, en le maudissant peut-être, comme elle en avait le droit, que la pauvre enfant avait dit adieu à ce monde où elle avait entrevu tant de joies, et où elle n'avait trouvé que le désespoir.

Eacore avait-il été heureux, lui? Mais non. Cette femme qu'il avait épousée, alors que la mère de Claudine portait encore le deuil de sa fille, soudain, en une nuit, sans que rien fit prévoir un pareil dénouement, une pérition l'avait emportée. Il comprenait pourquoi, maintenant. Un mariage, bénit sur une tombe entrouverte, n'est-il pas, lui aussi, voué d'avance à la mort?

Et ce fils qu'il avait espéré comme une consolation suprême, et que sa femme, en mourant, avait emporté dans ses flancs, si fils si souvent pleuré par lui, voilà qu'il lui tombait soudain du ciel, beau, fort, brave, tel qu'il l'avait rêvé, et portant au front, malgré son origine mystérieuse et humble, l'emprise de noblesse que donnent le courage et l'honneur, à défaut du nom.

— Eh bien! mon capitaine, puisque nous sommes arrivés, vous plait-il de me donner les ordres? demanda la voix claire du jeune soldat.

— Mon fils!... Pierre Decourcelle.

A TRAVERS LES REVUES

La Tunisie et les Anglais

Le Blue-Book communiqué cette année au Parlement anglais — mars 1886 — contient une pièce importante pour nous. C'est le rapport que le colonel Playfair, consul général de la Grande-Bretagne à Alger, adresse au mois de novembre dernier à son gouvernement, sur une « tournée consulaire » qu'il venait d'accomplir en Tunisie.

La Revue Britannique du 25 juillet a traduit presque en totalité ce document.

Le colonel Playfair a constaté la tranquillité absolue de la Régence. En 1876, il l'avait longuement explorée en compagnie du comte Kingston.

Au sortir de Sousa, écrit-il, jusqu'à mon retour en Algérie, je ne rencontrais de chrétiens de n'importe quelle nationalité qu'à El-Beja, où l'on avait établi un poste télégraphique. Lorsque j'allai expédier un télégramme, l'employé français sortit avec précipitation de son bureau, me serrà chaudement la main et me traita plutôt comme un ami personnel que comme une simple unité du public général.

C'étaient les premiers Européens que ce malheureux voyait depuis son installation.

Le consul anglais et son compagnon voulurent rentrer en Algérie par le pays des Khomars ou Kroumirs, et grâce à l'obligeance d'un marabout de la tribu, purent faire la traversée sans trop d'embûches.

J'ai de nouveau visité le pays l'année

rendre, lorsque son pilote lui demanda quelle heure il était exactement. On croira sans peine que la question fut mal reçue. Mais cet homme, que ses camarades avaient surnommé *Dos de cheval*, à cause de la conformation particulière de son échine, était le meilleur marin de l'équipage et il savait parfaitement ce qu'il devait faire.

Il se rappela que le pilote, en débarquant, avait été blessé au bras et qu'il avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

Il se rappela que le pilote avait été opéré à la main. Il se rappela également que le pilote avait été opéré à la main.

</

LA FINANCIÈRE:

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES FINANCIÈRES

RENTES FRANÇAISES

La liquidation des opérations faites sur les Rentes, pendant le mois de juillet, commence aujourd'hui par la réponse des primes.

Les opérations effectuées n'ont pas produit grand effet. Haussiers et Baisseurs ont été déçus ; ils ont perdu de l'argent, les uns et les autres ; les intermédiaires seuls ont pu cueillir quelques commissions et courtes.

On croyait que le mois de juillet — mois des coupons — serait consacré à l'achat de Rentes françaises et au relèvement des prix. Il n'en a rien été, et on espère que la hausse a été réservée pour le mois d'août.

Nous allons voir les incidents, les mouvements qui vont se manifester en liquidation. Il faut souvent si peu pour changer la position de place. Espérons que nous nous dirigerons fermement vers la hausse.

PANAMA

Pourquoi M. Ferdinand de Lesseps jouit-il d'une si haute notoriété, pourquoi l'appelle-t-on le *Grand Français*, pourquoi sa réputation plane-t-elle au dessus des tiraillements inhérents à la célébrité scientifique, politique ou artistique ?

Pourquoi ? — Parce qu'il personifie le meilleur de la gloire française de notre temps.

Que les hommes de guerre, devenus célèbres, se rassurent ; loin de nous la pensée d'arracher une feuille aux lauriers dont ils sont parés. Les idées de progrès, en accordant une importance plus marquée aux œuvres gigantesques qui favorisent les rapprochements dans l'humanité et le commerce du monde, n'excluent nullement la considération due au courage militaire et aux succès des armées.

Mais la France sent à merveille que rien, dans la période actuelle, ne l'honneur davantage que ce percement de l'Isthme de Suez, jugé par lord Palmerston et tant d'autres comme une folle entreprise contre les éléments conjurés.

Les Anglais, ces hydrophobes de la mer Rouge, guéris par un autre Pasteur, par l'inébranlable persévérance de M. Lesseps, sont devenus, hélas ! plus influents en Egypte dans l'ordre politique que les Français ; mais ni le souvenir de l'œuvre de France, ni le nom du fondateur du canal de Suez ne s'effaceront de cette terre féconde ; d'âges en âges on y verra refeurer la glorieuse légende de la conquête du *Grand Français* contre les osfases terrestres. Les capitalistes français n'ont pas fait là simplement une bonne affaire, une récolte de gros sous ; ils ont jeté la semence d'une illustration éternelle pour la Patrie.

Et les voici qui recommencent, ces capitalistes, décriés et méconnus seulement par ce qui est bas et fangeux. Les voici, pleins d'un dédain superbe à l'égard des prophéties de malheur, doctiles à la voix d'un homme de génie ; les voici disciplinés, apportant leurs ressources, versant leur or, pour l'accomplissement d'un travail en quelque sorte surhumain. Il s'agit de couper en deux l'Amérique, de donner un bras à l'Océan atlantique, un bras à l'immense Pacifique, puis une main à chaque bras pour que les mers géantes se confondent en une étreinte fraternelle.

On dira bientôt dans l'univers : « C'est la France par son de Lesseps, placé à la tête d'une armée de capitalistes, placé à la tête d'une armée d'ingénieurs qui a coupé l'Amérique. »

— Est-il gloire plus pure, plus durable, plus grande à recueillir ?

Il y aura donc à jamais honneur immense à être Français !

Passons sur l'attitude si sévèrement jugée de la commission éluée par la

FINANCES

ADMINISTRATION & RÉDACTION

5, RUE CHAUCHAT

Chambre des députés et saluons après tout l'occasion offerte au public de montrer ce que peut l'initiative privée, dépourvue de tout appui parlementaire.

Mais disons un mot de ces vendeurs à découvert qui, depuis longtemps, se sont attachés comme des pieuvres aux flancs de l'incomparable entreprise, espérant la réduire à merci ou lui donner la mort. Ces gens-là crèvent de dépit à l'apparition des choses et des hommes revêtus d'un certain caractère de grandeur. C'est dans leur nature. Ne leur en voulons pas. Ne servent-ils pas d'ailleurs de repoussoir aux hommes de hardiesse et de progrès, mis ainsi par comparaison en un relief plus lumineux ?

Autrefois, ces spéculateurs à l'inverse proclamaient l'œuvre irréalisable. Devant le témoignage unanime des ingénieurs de France, d'Angleterre, d'Amérique et d'Espagne, il a fallu renoncer à ce procédé de dénigrement ; le truc était usé.

Maintenant, vous les entendrez chuchoter que l'argent manquera à l'entreprise. C'est folie ; sous peu de jours le public leur fera une réponse écrasante. Qu'importe, cette catégorie d'opérateurs est incorrigible. Ils ne lâcheront jamais pied.

Le calcul serait pourtant si simple à faire. Il y a autour du Suez et du Panama 350 000 intérêts confiants jusqu'au fanatisme. L'un dans l'autre, ils pourraient bien, si le fallait, consacrer chacun 10 000 fr. à l'entreprise qui les honore et les glorifiera, tout en les enrichissant. On pourrait ainsi réunir **3 milliards et demi** ! C'est quatre fois plus qu'il n'en faut.

Le vendeur à découvert tentera un supreme effort dans sa vilaine besogne. Il insinuera que le rendement du Canal sera insuffisant pour remunerer le gros capital engagé. Les Chambres de commerce, les navigateurs les plus experts lui répondront par ces seuils mots : Cent millions ! cent millions de recettes !

Bientôt, lorsque les actions auront dépassé le pair, nous n'y penserons plus au vendeur à découvert. Il continuera, par fatalité, son travail négatif et subversif, paiera mensuellement ses différences, n'inspirera plus aucune préoccupation et sera devenu sans danger.

Le convertir, il n'y fait pas songer. Depuis l'origine du Canal de Suez n'a-t-il pas existé toujours des vendeurs à découvert ?

Quel brillant succès ce sera la souscription aux 500 000 obligations de 1 000 fr., émises à 450 !

Voilà un capital plus que doublé par avance.

Mais, il y aura beaucoup plus de demandes que de titres ; toutes de ce résultat, ce seraient mettre en doute l'évidence. Donc, clients qui voulez doubler une partie de votre capital, faites une grosse souscription. Nous vous recommanderez de cet avis. Il nous est arrivé d'avoir quelque clairvoyance ; l'événement dira, le 3 août, que le présent article en fait preuve.

OBLIGATIONS DES TRAMWAYS GÉNÉRAUX

Depuis plusieurs années la Compagnie Générale française des Tramways distribue des dividendes à ses actionnaires.

En 1884 et en 1885, ce dividende a été de 10 fr. par action. Voilà déjà une preuve concluante que l'*obligation* des Tramways Généraux offre toutes les garanties désirables. A la lecture du dernier rapport publié par le conseil, on acquiert la conviction que le titre dont il est question a une place marquée dans les portefeuilles des capitalistes les plus prudents.

Les recettes du dernier exercice ont été de 4 418 302 19

Les dépenses de toute nature se sont chiffrées par 3 358 322 41

Bénéfice d'exploitation 1 060 069 78

A déduire pour intérêts et amortissements de l'emprunt en obligations 740 150

Reste pour bénéfices nets 319 919 78

Il n'est pas inutile de conseiller à nos lecteurs l'achat des obligations Tramways, 6 0/0 ; le prix actuel de ces titres, qui devra sensiblement s'améliorer, est coté à 485 ; le revenu annuel est de 30 fr. par an.

COMMUNALES 1879

Elle remonte à six mois, notre campagne en faveur des obligations Communales 1879.

On connaît 447 50.

Nous disons : Pourquoi ce prix anormal, après le succès prodigieux de l'émission à 485, le 5 août 1879 ?

On hochait la tête, sans trop répondre. — Parlait-il n'y avait aucune réponse à faire, aucune objection à présenter contre nos justes remontrances. Le public avait cédé à un égarement passager ; on était en droit de compter sur un retour de confiance et d'élan.

Il ne fallait qu'aider le public ; nous l'avions fait.

Et voilà comment le prix d'émission a réapparu approximativement à la cote officielle.

Sur un million environ de titres, la différence de 35 fr. dans les cours, représente une plus-value de 35 millions, augmentation de fortune répartie pour une large part dans notre clientèle.

Les chercheurs de gros bénéfices ne nous suivent pas du début. Ils n'admettent guère qu'on pût faire un placement à gros revenu sur des obligations du Crédit Foncier. Mais, à force de mettre sous leurs yeux des calculs précis dépassant un rendement de 10 0/0, au moins, dans l'hypothèse de la hausse, ils sont venus vers nous, les transactions se sont animées, le flotant a été absorbé. Nous voici en présence du fait accompli.

Le dernier prix coté est 481 25.

Et bien ! le cours des obligations des séries plus anciennes, le cours des obligations de la Ville de Paris, la cotation même des actions du Crédit Foncier, tout nous autorise à prophétiser maintenant le prix de 500, le pair.

Prenons modestement, par la pensée, un délai de six mois pour atteindre ce nouveau but.

L'acheteur à 485 touchera un coupon de 7 50 en septembre, dont le montant additionné à la plus-value de 15 fr. lui procurera un rendement de 22 50 pour une demi-année, sur un capital de 485. C'est de l'argent placé à bien près de 10 0/0, à plus de 9 0/0 en tous cas.

On aura participé aux chances de trois tirages de gros lots ; on sera à la veille du détachement du coupon de mars ; on ne vendra pas encore, car il y aura comme perspectives le regagnement du coupon et la hausse future à 525, par parité avec d'autres valeurs à lots, ni plus favorisées ni plus solides.

Les capitalistes reporteurs devraient, à la lumière des faits accomplis, d'un passé qui répond de l'avenir, prendre une absolue confiance dans nos prédictions, et se mettre de la partie que nous jouissons, de la partie des placements à 9 0/0, qui ont le faux air de placements très faible rendement. Cela leur profiterait plus que de chercher des reports mensuels à 2 ou à 2 1/2 0/0 l'an.

Qui s'en mêlent ou fassent sourde oreille, les adeptes ne feront pas défaut. La *Communale 3 0/0 du Crédit Foncier* n'est-elle pas, par excellence, le titre absorbé chaque jour pour l'emploi des petites économies, cette production où la France ne connaît pas de nation rivale ?

Disons-le, parce que c'est justice.

Pour ces petites économies de l'artisan, du domestique, de l'ouvrier, du petit commerçant, il existe deux titres au moins aussi attrayants que la Commune 1879.

L'un, c'est l'*obligation Communale 1880* non libérée.

Le deuxième est la vigilance des acheteurs.

On débourse seulement 209 50 en l'achetant, et le surplus du prix, soit 250 fr., est à payer en trois termes, de six mois en six mois.

L'autre, c'est l'*obligation Foncière de 1880*, non libérée.

On ne débourse en l'achetant que 156 50. Le solde est payable en cinq termes, de six mois en six mois. Ce solde monte à 295.

Puisque ces titres, bien que non libérés, associent leurs propriétaires à la plénitude des chances des tirages, puisque les tirages sont aussi fréquents et les lots aussi importants que pour les Communales 1879, ils devraient faire prêche.

Or, l'un est coté à 450 50, l'autre à 451 50. Un retard abnormal de 30 fr. est manifeste.

Donc, ces obligations non libérées monteront sensiblement. Cela ne fait pas doute.

L'avantage est opportun.

Un lecteur avisé en vaut deux.

OBLIGATIONS SARAGOSSA - CUENCA

Les obligations de première hypothèque sur le réseau de Madrid-Saragosse-Alicante se négocient entre 335 et 336.

L'*obligation de première hypothèque* sur les chemins autrichiens est cotée à 417, et celle de la première série du Nord de l'Espagne à 368.

Il résulte de cette comparaison, que l'*obligation Saragosse* est en retard injustifié, car cet énorme réseau, le plus important de l'Espagne, donne pleine et entière sécurité à ses créanciers.

Mais la loi l'ouvre à l'incertitude. Les obligations de gros bénéfices ne nous suivent pas du début. Ils n'admettent guère qu'on pût faire un placement à gros revenu sur des obligations du Crédit Foncier. Mais, à force de mettre sous leurs yeux des calculs précis dépassant un rendement de 10 0/0, au moins, dans l'hypothèse de la hausse, ils sont venus vers nous, les transactions se sont animées, le flotant a été absorbé. Nous voici en présence du fait accompli.

Le dernier prix coté est 481 25.

Et bien ! le cours des obligations des séries plus anciennes, le cours des obligations de la Ville de Paris, la cotation même des actions du Crédit Foncier, tout nous autorise à prophétiser maintenant le prix de 500, le pair.

Cette 3^e hypothèque sur l'ensemble du réseau de Saragosse, présente une solidité aussi complète que les autres inscriptions.

Ces obligations de 3^e hypothèque sur le réseau de Madrid-Saragosse-Alicante, jousent en outre d'une 1^e hypothèque spéciale sur la ligne d'Aranjuez à Cuenza de 157 kilomètres.

Titres recommandés à la vigilance des acheteurs.

GAZ ET EAUX

Le marché des obligations prend un développement gradué, régulier, duquel nous attendons en pleine confiance les résultats obtenus sur les *Obligations Brésiliennes*, sur les *Annuités du Nord*, sur les *Communales 1879*, etc.

L'*obligation Gaz et Eaux* est cotée à 470. Elle a droit absolu au cours de 500. Par parité avec les obligations du type 5 0/0 des autres Compagnies françaises de gaz, nous devons même la voir monter à 520.

Complétons cette courte explication par la reproduction d'un extrait du rapport présenté à l'assemblée des actionnaires :

L'ensemble de nos diverses exploitations, tant usines à gaz, qu'usines pour l'élevage et la distribution des eaux, s'étend à un parcours de 520 kilomètres.

Le nombre des becs d'éclairage desservis est de 71,823, en augmentation de 3,924 sur le chiffre de l'année précédente.

Les états de consommation de charbon donnent 39,400,850 kil.

Et les états de fabrication du gaz à 10,920,966 mètres cubes.

Le rendement moyen correspond à 277 mètres cubes par tonne de charbon distillé. La moyenne relativement peu avantageuse de ce rendement est due à l'emploi des charbons de Bessèges et de Decazeville dans six de nos usines.

La recette du gaz qui s'était élevée à 2,029,020 42 en 1884, s'est élevée à 2,064,075 05 en 1885. L'augmentation

est donc de 35,053

« Sa faiblesse est due tant aux abaissements continus des prix moyens de vente qu'à la crise générale qui s'est étendue à la fois au commerce, à l'industrie et aux entreprises immobilières, »

Pour l'exercice en cours, l'augmentation est beaucoup plus marquée. Cela est d'un haut intérêt pour les actionnaires, mais sans porle aucune pour les obligataires, dont la situation est pleine de sécurité, dans toutes les hypothèses.

On peut trouver aussi solide ; mais il est impossible de faire un placement de solidité supérieure.

CONCURRENCE DES CHEMINS DE FER

Et de la Navigation Maritime

En dehors de la compétition qu'elles ont à subir de la part des réseaux nationaux ou étrangers parallèles, de la navigation fluviale et de la batellerie des canaux, les Compagnies de chemins de fer ont aussi à se protéger contre la concurrence que leur fait la navigation maritime.

Cette concurrence se produit de trois façons différentes :

1^e Par le cabotage, qui